

Le battement de l'éclipse Marie Cantos

Nous ne nous étions pas revues depuis des années. Elle n'était pas loin – un dessin format carte postale accroché dans ma vie. Un dessin datant de cette époque obsidienne.

Nous nous sommes retrouvées comme nous nous étions quittées. Quelques obsessions communes nous ayant tacitement gardées en communauté. Quelque chose de plus obscur aussi, un brouillard où l'on progresse à l'aveugle. Lentement. En acceptant l'absence de vitesse, en la revendiquant.

Nous nous sommes retrouvées comme nous nous étions quittées. Le texte que j'avais écrit pour elle, en 2015, s'achevait par une référence au quartz fantôme[1]. Lorsque je suis retournée la voir à l'atelier, à Bruxelles, je n'ai pas retrouvé les dessins qui avaient inspiré ce texte, ces dessins d'observation au Rotring noir, d'une précision extrême. Pourtant, cette image du quartz fantôme m'est revenue, avec la même insistance trouble[2].

Probablement parce qu'il était partout question, autour de moi, de nous, de l'image, de sa fabrication – par sédimentation, par exposition, par impression, par contact –, de son bruit parfois, de ses résidus aussi, nés d'accidents. De sa spectralité. Le verbe « révéler », me suis-je souvent formulé, ne tire-t-il pas son étymologie du latin re-velare ? Soit, littéralement : re-voiler.

Lorsque je suis retournée la voir à l'atelier, à Bruxelles, j'ai cru reconnaître un dessin[3]. Deux longs bâtonnets comme deux corps raides se cherchant ; deux longs bâtonnets, un point de contact, effectif, à venir, à jamais, et les prémices d'une architecture. Mais ce n'était pas ce dessin. C'était son ombre[4]. Non, son ombre chinoise[5]. C'était lui, et un autre, et encore un autre. Un écho. Ou plutôt : une persistance rétinienne. Ces bâtons avaient brûlé ma rétine, et baladaient encore leurs silhouettes, des années plus tard, d'une feuille de papier à l'autre, déposant leur souvenir ici, là, l'emmenant déjà ailleurs, sur un autre dessin.

Comment écrire, écrire à nouveau, sans que ce texte ne soit lui aussi le fantôme d'un autre ?

À l'atelier, à Bruxelles, il y avait encore cet autre dessin. Deux disques noirs à la dérive[6]. Dans le coin, en bas à gauche, le papier semblait froissé, des anfractuosités sillonnant

[1] Intitulé « Plus d'une fois, cependant, il m'est arrivé de penser qu'il convenait de regarder les dessins de Sandra Plantiveau comme des sortes de poèmes », ce texte proposait d'observer le travail de l'artiste à l'aune des écrits de Roger Caillois dont nous parlions souvent ensemble (ainsi que de musique noise).

[2] Le processus de formation d'un cristal s'étale sur des milliers d'années – des millions parfois. Sa croissance requiert néanmoins un environnement stable ; toute modification substantielle de cet environnement interrompt cette croissance. Une fine pellicule d'impureté se dépose alors, qui révèle les contours du cristal. Si les conditions de croissance du cristal se trouvent à nouveau réunies – ce qui, je crois, finit toujours par arriver – la croissance reprend. Jusqu'au prochain dérèglement. Et ainsi de suite. Les fantômes du quartz donnent à voir les étapes de la formation du minéral. Ils sont à la fois des zones de contact, et des photographies d'un état antérieur.

[3] Les Bâtonnets, 2016 (encre sur papier Fabriano, 55 x 70 cm).

[4] Les Intervalles #12, 2025 (graphite, huile et crayon de couleur sur papier, 28 x 38 cm).

[5] Les Intervalles #2, 2025 (fusain et huile sur papier, 74 x 52,5 cm).

[6] Les Intervalles #1, 2026 (graphite sur papier Japon, superposition, 75 x 52 cm).

depuis l'un des deux soleils. Leurs sombres halos m'évoquaient des phares. Paradoxalement. Des signaux négatifs trouant la poix. Quelque part dans ses notes, Sandra Plantiveau avait écrit : « Note pour dessin à venir : écrire en morse. Notion de signal. »

Nous avons parlé du dernier roman de Marie Richeux, Officier radio.

Elle a délicatement soulevé la feuille de papier Japon recouverte de graphite. Les deux disques noirs, découpés dans du papier ponce, se détachaient du mur blanc.

J'ai songé être de celles et ceux qui croient aux radios qui ne cessent jamais d'émettre et de capter, dans les vaisseaux fantômes, qui diffusent en boucle de vaines tentatives – de vaines tentatives que la physique fait doucement dévier de leurs trajectoires, qui, prisonnières de leurs litanies, n'entendent plus, n'ont jamais entendu, les côtes inquiètes, désespérées, puis résignées.

Des dessins qui pulsent, fouillent les profondeurs, comme des sonars.

Sans faire le lien, elle a parlé, concernant sa recherche plastique de « points de navigation ». Du « silence » et de « ses oscillations ».

Nous avons longuement regardé ses paysages irradiés. Du fuligineux, des stridences remontaient : jaunes, vertes[1]. Parfois, des iridescences.

Une aurore sur l'océan – un rose pâle, et froid[2]. Des carroyages émergeant de fragments de paysages[3]. Des trames serrées comme des grilles sur des cartes marines[4]. Luttant contre l'effacement, refermant les mailles de leurs filets.

Des « Pommes de lune » distillant doucement leurs luminescentes présences[5]. Du cœur des strobiles, un rougeoiement en noir et blanc.

Des dessins qui apparaissent comme les ondes se propagent. Qui rayonnent depuis un centre mobile.

Dorénavant, Sandra Plantiveau conservait chaque étape de travail. Certaines avaient d'ores et déjà acquis un statut d'œuvre, d'autres patientaient – sans réelles attentes. Elles avaient, comme leur autrice, appris à dilater les temporalités. L'attention que celle-ci porte à l'édition (depuis toujours) avait certainement joué un rôle important dans le nouvel écosystème s'équilibrant (tantôt se simplifiant, tantôt se complexifiant) à l'atelier. En 2018, en résidence aux Ateliers R.L.D (Parly), Sandra Plantiveau avait amorcé, avec la complicité d'Aurélie Amiot, également artiste, imprimeuse et directrice de Modulab (Metz

[1] Pomme de lune #1, 2026 (huile, graphite, pigment sur papier, 22,5 x 32 cm) ; Les intervalles #4, 2026 (huile, pigment, graphite sur papier, 28 x 39 cm) ; Les intervalles #6, 2026 (huile, encre, pigment sur papier, superposition,

30 x 56 cm) ; Les intervalles #8, 2026 (techniques mixtes sur papier, superposition, 35 x 50 cm).

[2] Les intervalles #7, 2026 (pastel sur papier Magnani, 55,5 x 38,5 cm).

[3] Pomme de lune #4, 2025 (graphite sur papier, 50 x 34 cm).

[4] Les intervalles #9, 2026 (techniques mixtes sur papier, superposition, 52 x 70 cm).

[5] Série des « Pommes de Lune », 2025-2026 (graphite sur papier, 50 X 24 cm).

une série d'estampes aux rendus étonnamment divers (dont la production se poursuivrait par la suite). Ici, des jeux de pliages, en noir et blanc, très graphiques, très contrastés[1] ; là, des ramifications végétales ou marines – les veines d'une pierre[2] ? Le même procédé est à l'origine de toutes ces œuvres. L'encre, le papier de soie, la presse. La charge en « gris de peine » (mais toute autre couleur agirait de manière similaire) fige parfois le papier en un pliage architectural ; son allègement, associé à un déploiement plus ample du papier de soie, fait frissonner la feuille, comprime, et imprime les mouvements de l'air sur le papier.

Sandra Plantiveau m'a montré les liasses de macules, saturées. Parfois, des réhausses sur certaines décharges. J'ai avisé des calques où s'amorçaient les délinéaments des estampes. Ils réapparaîtront peut-être dans une autre œuvre[3]. Quelques éditions en risographie se verront elles aussi traduites (avec ce que cela signifie de perte et de gain) en dessins – des dessins qui se déplaceront au sein d'autres dessins.

Depuis quelques temps, l'huile était arrivée. Elle créait des transparences. Ailleurs, l'artiste jouait des superpositions. L'huile imbibait les papiers, migrait sur les plaques de plexiglas, les pulvérulences du graphite et des pigments venant s'y agréger. Puis, un geste, un transfert.

Si l'accumulation de traits de Rotring des premiers dessins de Sandra Plantiveau signifiait visuellement la stratification, et la mettait en scène via un travail minutieux, les mouvements qui adviennent aujourd'hui à l'atelier disent une géologie moins aride : où l'eau fraye, s'infiltré, détrempe, déplace, emporte, trace des sillons, atténue les reliefs.

La notion d'intervalle, au cœur des recherches de l'artiste, ne m'apparaît plus tant comme cet espace-temps à parcourir mais comme l'épais suspens d'où percent de mystérieux appels. Une traversée, où l'on avance immobile, où l'on est soi-même parcouru.e.

Le souvenir de La ligne d'ombre de Joseph Conrad, la mer étale, écrasée de vent absent, intranquille. Des masses surgissant des fonds brumeux comme des navires en perte[4]. Le récit de la légende des pulls d'Aran selon laquelle chaque famille d'insulaire tricotait un motif distinctif pour ses membres, afin de pouvoir identifier les corps de pêcheurs noyés en mer.

Des dessins comme des messages d'outre-horizon.

[1] Sans titre (papier découpé) #1 et #2, 2018 (monotype sur papier Olin, 72 x 102 cm) ; Écho (superposition), 2021(monotype sur papier Olin, 72 x 102 cm).

[2] Fossile éclair #2, 2019 (monotype sur papier Olin, 72 x 102 cm).

[3] Les intervalles #10, 2025 (graphite sur papier, 75,5 x 56 cm).

[4] Les Intervalles #2 ou Pomme de Lune #4.